

- 8 — **UNE VRAIE JEUNE FILLE**
FAUSTINE ET LE BEL ÉTÉ (Nina Companeez, 1972)
LES VALSEUSES (Bertrand Blier, 1974)
DUPONT LAJOIE (Yves Boisset, 1975)
- 14 — **PITIÉ POUR LES JEUNES FILLES**
UNE VRAIE JEUNE FILLE (Catherine Breillat, 1976)
- 22 — **LA VISITE MÉDICALE**
LA DENTELLIÈRE (Claude Goretta, 1977)
- 30 — **VILAIN CHÉRIE**
VIOLETTE NOZIÈRE (Claude Chabrol, 1978)
- 38 — **LES SŒURS FÂCHÉES**
LES SŒURS BRONTË (André Téchiné, 1979)
- 50 — **SAUVE QUI PEUT (LA FILLE)**
LOULOU (Maurice Pialat, 1980)
- 58 — **RÊVER À LA SUISSE**
SAUVE QUI PEUT (LA VIE) (Jean-Luc Godard, 1980)
PASSION (Jean-Luc Godard, 1982)
- 70 — **PETITE FRANÇAISE**
LA PORTE DU PARADIS (Michael Cimino, 1980)
- 76 — **LA RENARDE**
- 82 — **LE CLUB DES FILLES PERDUES**
UNE AFFAIRE DE FEMMES (Claude Chabrol, 1988)
- 92 — **L'INASSOUVISSEMENT**
MADAME BOVARY (Claude Chabrol, 1991)
- 112 — **SAUVAGE INNOCENCE**
LA CÉRÉMONIE (Claude Chabrol, 1993)
- 120 — **DE L'ÉDUCATION**
SAINT-CYR (Patricia Mazuy, 2000)

- 126 — **LE POISON**
MERCİ POUR LE CHOCOLAT (Claude Chabrol, 2000)
- 132 — **LA FEMME GELÉE**
LA PIANISTE (Michael Haneke, 2001)
- 148 — **LA MAISON DE POUPÉE**
HUIT FEMMES (François Ozon, 2002)
- 156 — **LE COFFRE À IMAGES**
DEUX (Werner Schroeter, 2002)
- 160 — **LA DOUCE SŒUR**
LES SŒURS FÂCHÉES (Alexandra Leclère, 2004)
- 164 — **SÉVÈRE**
LIVRESSE DU POUVOIR (Claude Chabrol, 2006)
- 168 — **VIDER LES LIEUX**
NUE PROPRIÉTÉ (Joachim Lafosse, 2007)
VILLA AMALIA (Benoît Jacquot, 2009)
- 176 — **RÉCRÉATION**
IN ANOTHER COUNTRY (Hong Sang-soo, 2012)
- 182 — **LA CARRIÈRE S'AMUSE**
TIP TOP (Serge Bozon, 2013)
- 188 — **NON-ASSISTANCE À ACTRICE EN DANGER**
ABUS DE FAIBLESSE (Catherine Breillat, 2014)
- 198 — **LIQUIDATION TOTALE**
L'AVENIR (Mia Hansen-Løve, 2016)
- 204 — **VIVRE DANGEREUSEMENT**
ELLE (Paul Verhoeven, 2016)
- 214 — **LES CÉRÉMONIES**
- 220 — **LA NUIT REMUE**
MADAME HYDE (Serge Bozon, 2018)

« Quant à nous, vivre ne nous regarde pas ;
ce qu'il faut chercher, c'est ne pas souffrir. »

Gustave Flaubert

1.

UNE

VRAIE

JEUNE

FILLE

FAUSTINE ET LE BEL ÉTÉ
(Nina Companeez, 1972)

LES VALSEUSES
(Bertrand Blier, 1974)

DUPONT LAJOIE
(Yves Boisset, 1975)

En à peine deux répliques elle semble déjà distraite. Elle va sur ses dix-neuf ans et c'est sa première apparition au cinéma dans *Faustine et le Bel Été* de Nina Companeez. Ce n'est pas elle la vedette du film mais Muriel Catala, une jeune actrice à la carrière très brève habituée à des rôles de jouvencelles sensuelles dans des intrigues érotiques. Isabelle Huppert apparaît une poignée de secondes avant de laisser place à une histoire qui ne la concerne et ne l'intéresse sûrement pas : les premiers émois érotiques d'une jeune fille en vacances. Elle ne sera pas conviée à rejoindre Francis Huster, Isabelle Adjani, Jacques Weber et Maurice Garrel à la campagne. Elle n'a pourtant pas le sentiment de rater quelque chose et ça lui va très bien de rester assise là, sur son banc, le regard quelque part dans le vide. Elle n'aime pas se mêler aux autres et ne croit pas aux initiations. Sa sexualité commencera plus tard, brutalement, loin, très loin de l'érotisme vaporeux à la David Hamilton duquel s'inspire *Faustine et le Bel Été*. Elle, ne désire pas être ménagée, surtout pas par la fiction.

C'est comme si les acteurs étaient déterminés par leur première apparition, comme s'ils ne faisaient que la rejouer sans cesse, tentant vainement de s'y soustraire mais se retrouvant vite rattrapés par cette première image. Isabelle, seule sur son banc. Quand on pense à l'actrice, à ses rôles, on l'imagine agissant seule, très peu en couple, très peu entourée d'un solide réseau d'amis et de proches. Ses bêtises, ses méfaits, sa froideur, sa folie, ses pensées sont comme autant de sorts jetés pour éloigner les autres. Elle a besoin de son espace vital pour s'ébattre, pour jouer. Son jeu fait tout reculer de lui-même.

«Tu retournes à Saint-Tropez? À la campagne? T'as pas peur de t'ennuyer?» Seulement deux petites répliques que déjà pointe la crainte de s'ennuyer qui sera tellement

décisive pour les héroïnes qu'elle incarnera plus tard, pour ces femmes qui se jettent dans les bêtises à force de s'embêter. Pas de vacances avec Faustine pour Isabelle, punie sur son banc. Elle est punie deux fois même, puisque son nom est mal orthographié au générique: « Isabelle Hupert ». Elle avait pourtant tout bien fait pour son premier petit rôle: la jupe à carreaux, les longs cheveux peignés de cent coups de brosse et cette voix boudeuse, bourrée d'attente, légèrement surannée pour une fille comme elle. À peine dix-neuf ans et l'air un peu vieille, un peu coincée à côté de la pulpeuse Faustine avec ses sourcils épilés, son brillant à lèvres, son brushing; ce physique à la mode qui minaude et mime très mal l'ingénuité. Il a l'air de s'offrir, de mentir, de n'avoir rien à apprendre. À côté, et malgré tous ses efforts, il manque une lettre à la jeune Isabelle, et elle s'ennuie.

Elle n'a pas la chance de partir en vacances avec ses amis, et doit se coltiner ses parents et les pique-niques à la montagne d'un ennui à mourir. Belle au bois dormant des années 70, vêtue d'un t-shirt Mickey Mouse et d'un bob en jean, qui attend désespérément un événement, un miracle. Par exemple, que trois marginaux la kidnappent. Ce sera *Les Valseuses* de Bertrand Blier, un film sur la France post-soixante-huit, post-Trente Glorieuses, une France pompidolienne plongée dans une torpeur blafarde. Cette France, Jean-Claude (Gérard Depardieu), Pierrot (Patrick Dewaere) et Marie-Ange (Miou-Miou) tentent comme ils peuvent de secouer son cadavre: ils secouent les femmes, les maisons, les salons de coiffure, les voitures, les couples et les familles. Alors la France s'agite un peu, puis retombe, inanimée. C'est un film sur l'impossibilité du chaos, sur l'ordre qui se recrée toujours. On dirait que le pays tout entier est plongé dans un *post-coïtum animal triste*, alors que Jacqueline (Isabelle

Huppert), jeune fille vierge tout juste renvoyée de son lycée, n'a pas encore eu le sien, et c'est trop injuste. «T'as quel âge? - Seize. - T'as déjà baisé? - Non. - Oh ma pauvre petite chérie...»

Isabelle Huppert sera souvent dans son pays ou dans sa famille comme dans une prison, prête à tout pour s'en échapper, offrant son corps à qui passe par là, ne tenant en aucune façon à sa virginité ou à l'idée d'une quelconque pureté à préserver. Alors quand elle croise la route des trois voyous, elle les implore de la dérober à cet ennui français. Pour elle, c'est une question de vie ou de mort: «On se tire dans la DS des vieux parce que moi j'en peux plus de leur climat. J'étouffe, je m'y étiole, faut que je rompe, sinon c'est l'asphyxie, j'en ai ras le bol.» La France n'est pas un pays, c'est un climat, un air vicié. La joyeuse bande embarque à bord de la DS avec son précieux butin, une jeune fille française bien de chez nous. Le dépucelement aura des airs de rituel sacré: on désintoxique le corps de Jacqueline de toute cette attente accumulée, on le rend à lui-même et on l'abandonne. Car Huppert n'est d'aucun clan, d'aucune bande, on la laisse se débrouiller sur le bord de la route, sur les bancs, trouver par elle-même de nouvelles façons de détricoter l'étreinte de l'ennui.

Un an après, *Dupont Lajoie*. Encore les vacances avec les parents: cette fois-ci c'est camping. Isabelle Huppert trouve encore sa place dans cette critique amère et misanthrope de la France des années 70, du Haneke avant l'heure, mais à la truelle. De bout en bout, Boisset porte un regard extrêmement sévère sur tous ses personnages: des petits-bourgeois vulgaires, incultes et racistes, une France débilisée par la grande mode des jeux d'été télévisés, corrompue jusqu'à l'os, où les

actes racistes se dissimulent par peur de la guerre civile. Un cauchemar total, sans nuance: le cauchemar de la France moyenne, du Français moyen, cette moyenne de statistique à laquelle les bandits des *Valseuses* voulaient échapper en ne cessant de recréer de la marge, de la transgression. *Dupont Lajoie* rappelle par beaucoup d'aspects le déplaisant *Pays de cocagne* de Pierre Étaix. Comme lui, Yves Boisset se perçoit comme un entomologiste placide et démiurge qui observe des monstres. Comme un grand seau de boue, toute la violence de cette France moyenne se déversera sur la jeune Isabelle Huppert, violée et assassinée par Georges Lajoie. Il jettera le corps aux abords d'un chantier occupé par des ouvriers arabes qui seront tous soupçonnés et lynchés.

Il y a quelque chose de visqueux dans le film de Boisset, une francophobie, une misanthropie décomplexées. *Dupont Lajoie* est une caricature qui se prend pour du réalisme, mais aussi, il faut l'avouer, la peinture de son pays possède un arrière-goût de vérité, au sens où la France y est dépeinte comme un pays ontologiquement coupable; *La France de Vichy* de Robert Paxton sort en 1973. Il est troublant de constater, si tôt dans la filmographie d'Isabelle Huppert, qu'elle inspire déjà autant de pulsions sadiques de la part des réalisateurs, et qu'elle se retrouve aux mains de cinéastes aux ambitions balzacienne ou flaubertiennes, désireux de produire une photographie de leur pays qui émerge du bain âcre d'un révélateur. Et dans cette volonté de vérité, le personnage qu'elle incarne doit être sacrifié: c'est sur son corps que s'imprime l'image de cette France moisie, délicatement recouverte d'un linceul de bêtise et d'ennui mortel.

En 1976 sur Antenne 2, alors que sa carrière commence à peine à se dessiner, Philippe Bouvard la surnomme «la comédienne la plus violée du cinéma français».